

exaltait sa haine triompherait pour toujours. Mais quel moyen employer pour combattre la peur qui commençait à gagner de proche en proche ? Déjà le tumulte régnait dans la salle. Tous les assistants voulaient parler à la fois, et aucun d'eux ne parvenait à se faire écouter.

Un incident imprévu vint heureusement à son secours.

Au moment où la partie semblait tout à fait perdue, la tapisserie qui recouvrait la muraille s'agit, s'écarte et livre passage à la jeune et jolie pupille de la princesse. C'était, si l'on s'en souvient, le lendemain même de son entrevue avec Feliciano. A l'aspect d'Inès, le bruit cesse comme par enchantement. Plusieurs seigneurs, se croyant découverts, crient à la trahison et veulent fuir. Dona Inès les retient du geste, puis, s'avancant au milieu d'eux, elle leur dit d'une voix ferme et douce :

— Ne craignez rien, messeigneurs, je ne viens point vers vous dans des intentions hostiles ; j'y viens au contraire pour vous offrir le moyen que vous cherchez en vain, de renverser votre ennemi, qui est aussi le mien, puisqu'il est celui de ma noble tutrice.

Il est impossible de rendre l'effet que ces paroles produisirent sur l'assemblée. Mme. des Ursins, surprise, émue, courut vers sa pupille, près de laquelle se trouvait déjà l'amoureux marquis, dont elle recevait froidement les félicitations. Les autres conjurés, avant de se prononcer, demandèrent qu'elle fit connaître sans plus tarder quel était ce moyen infallible.

— J'y consens, dit résolument dona Inès, mais à trois conditions.

— Lesquelles ? parlez !

Elle parut hésiter, ne se dissimulant pas la gravité de ce qu'elle allait dire.

— Eh bien ! reprit la princesse, qu'attendez-vous, chère enfant ?

— C'est que... je ne sais si devant tout le monde...

— Vous pouvez parler sans crainte. Il n'est ici personne qui ne soit digne d'entendre ce que vous avez à nous communiquer.

— Vous m'y autorisez, madame ?

— Je vous en prie.

(La fin au prochain Numéro.)

SOUVENIRS DE VIENNE. 1814.

Un dernier rendez-vous. — Les suites du jeu.

Après une soirée passée au théâtre de la porte de Carinthie, je revenais chez moi par les remparts, certain de ne rencontrer personne ; car ce soir-là, par extraordinaire, malgré l'affluence des étrangers et la multitude des fêtes, tout était calme à Vienne, bien avant minuit. La nuit était magnifique. Dans l'enfoncement d'un bastion, qui se projette sur les fossés, j'aperçois une longue figure qu'enveloppait un manteau blanc, et qu'on aurait aisément prise pour le spectre d'Hamlet. La curiosité me gagne, je m'approche : quelle est ma surprise ! je reconnais le prince de Ligne.

— Eh ! mon Dieu, mon prince, lui dis-je, que faites-vous donc ici à cette heure indue et par ce froid piquant ?

— En amour, voyez-vous, il n'y a que le commencement qui soit charmant. Aussi je trouve toujours du plaisir à recommencer ; mais à votre âge je faisais attendre : au mien on me fait attendre, et qui pis est, on ne vient pas.

— Vous êtes à un rendez-vous, mon prince ?

— Oui ; mais vous le voyez, j'y suis seul. Cependant on pardonne bien à un bossu l'exubérance de son dos, pourquoi n'excuserait-on pas celle de mon âge ?

Ah ! s'il est vrai que nul bonheur ne peut exister chez les femmes que par le reflet de la gloire d'un autre, quelle est celle qui ne serait fière de vous devoir le sien ?

— Non, non, tout fuit dans le vieil âge : tout fuit jusqu'à l'illusion !

Ah ! la nature aurait été plus sage de la garder pour l'arrière-saison.

— Mon prince, je ne vous dérangerai pas davantage.

— Et moi, répondit-il, je n'attendrai pas plus long-temps : donnez-moi votre bras et venez me reconduire.

Nous prîmes doucement le chemin de la maison : pendant le trajet, sa conversation se ressentit de ce léger échec à son amour-propre ;